

# Jean-Michel Guyot

## Ronde des jours

•

### Dans la nuit claire

A toi

Oui à toi encore pour le jour, pour la nuit

A toi qui résolument marches vers ton destin

A toi qui t'avances dans l'existence comme en une forêt pleine d'épines

Nue et fière sous ton grand manteau blanc

Hiver, hiver enchanteur des glaces et des neiges amies

Et nature enchanteresse

Ecrin de douceur et rude écorce des arbres centenaires

Dans la sylvie verticale

Grands fûts de chênes et de hêtres de nos forêts

Te regardent passer toute songeuse, le sourire aux lèvres

A toi bois et forêts, bocages et bosquets

Dans la Germanie heureuse

En terre franche

A toi l'ensorceleuse qui s'ignore encore dans la beauté renaissante

Ce peauème pour habiller tes nuits, accompagner tes journées de vie et de vent

Et dire et redire le charme et l'innocence, la beauté et les embruns

La mer houleuse et le ressac obstiné

A toi

A toi dont le nom résonne si fort

A toi dont le nom emprunte des chemins de traverse

A toi dont le nom danse sur mes lèvres dès que je songe à toi

A toi poésie et musique, danse et joyeuse humeur au sommet de ton art

A moi

A moi de dire le charme qui t'habite, me hante et rayonne alentour

A moi les longs baisers en cascade

A moi la douceur de tes eaux chaudes

A moi tes regards doux de louve ensorceleuse

A moi la courbe de tes reins, la pointe de tes seins

A moi la chaleur enjôleuse de ta combe, le galbe parfait de tes jambes

A nous le saut et le bond

La longue marche à travers bois

Et les danses labyrinthiques qui s'ouvrent à toi

A nous fifres et tambourins, viole de gambe et tympanons

En une joyeuse sarabande

Le soir venu chant à la lune rousse autour du grand feu

Etreinte et frissons dans la nuit claire

•

### **De tous les instants**

A ton écorce, maintes fois, me suis frotté, désirant emporter avec moi ce désir de toi dans les bois au gré de mes promenades sylvestres.

Marchant sans but, allant de ci de là au hasard des fûts et des taillis, cherchant la clairière propice à ta nudité de dryade.

Entre futaie et taillis, tapie dans l'ombre, la bête vagabonde.

De bond en bond toujours plus gracile, mi-louve, mi-renarde.

La débusquer ne tient pas de l'exploit cynégète. De partout n'allant nulle part, pérégrinant de clairière en clairière, elle est l'éclaireuse insatiable.

Elle gîte dans le grand chêne bavard.

L'aube et l'aurore sont ses yeux, mes bras et mes jambes sa course, et mon torse son ardent bouclier.

Tête chercheuse, elle trouve, va de clairière en clairière éteindre sa soif de lumière.

De retour dans les bois, la voici en quête d'un point d'eau. Une vasque creusée dans une souche étanche sa soif d'un jour.

Dans l'eau dérangée, les images dansent.

Troublée, elle prend ses aises sur le rebord, regarde fascinée ce monde troublé par sa présence. En petit, elle discerne ce qui d'elle aux arbres, des arbres à son sexe, de ses seins au monde voyage sur le fil invisible du rasoir qui jamais ne tranche les liens ramifiés en tous sens.

Sa vie entière ne tranche pas sur le paysage diurne peuplé d'ombres.

A la nuit tombée, dénudée, elle marche sur les sentines, avec la lune pour toute boussole.

Ses seins pointus dardent leur aise, sa mise toute entière est un défi aux forces de la nuit. C'en est fini des boucliers, place aux pics et aux lances, aux griffes et aux serres, aux épées et aux coutelas.

Au petit matin, épuisée de bonheur, chouette chevêche maintenant, elle regagne son gîte de chêne et s'endort, peut dès lors s'adonner repue au silence des lieux qui murmurent.

Le silence qui l'habite n'est pas un silence de mort, mais la vie multiforme qui reprend ses droits et palpète en tous sens.

Silence éveille aux murmures, murmures taillent dans le vif de minuscules ridules de sens.



### **Dans la lande fleurie**

En suite de quoi, la fuite. Prise de panique. Galop furieux le long de la falaise. Heurt du vent, terre meuble soulevée-projetée sous le sabot du cheval fou.

Ton corps nu dans la lande en fleurs. Genêts jaunes en abondance rivalisent d'ardeur avec ta chevelure d'or. Maintenant, pour sûr, tu marches à l'aventure, pieds nus, sandales à la main, sans robe ni apprêts. Pour toute parure, ta longue chevelure d'or dans les rayons du soleil.

Cheval fou paît tranquillement à l'écart, rendu à sa liberté première de coursier intarissable. Cette masse de nerfs et de muscles est passée en toi, comme si, sentant le vent dans tes cheveux, tu souhaitais devenir gazelle ou antilope fine qui, de bond en bond, se joue du léopard.

Avide de morsures que tu infliges. Avide d'être prise dans les rêts du vide. A la faveur du vent. Par amour pour qui tu es venant à ta rencontre. Deux images inquiètes se cherchent et se trouvent, s'épousent puis se séparent pour se retrouver toujours.

Un homme court dans la lande rocailleuse. Yeux bleu azur, cheveux noirs au vent. Il a rendez-vous avec cette autre lui-même que tu appelles de tes vœux, depuis que, petite fille, tes yeux ont plongé du haut de la falaise dans la mer houleuse.

Vos images dansent dans le soleil levant. S'attirent comme pôles magnétiques, faisant tourner la tête à la terre. Terre que vous êtes, terre de sang et de landes, de granits gris et roses. Ici s'étale en toute impudeur une pauvreté des signes qui en appelle à votre ferveur, une maigreur essentielle, un grain de voix unique en son genre, un chant léger voué à la profondeur.

S'étale une parcimonie féconde qui fait honneur aux cieux. S'entonne un chant voué à la profondeur des surfaces colorées qui miroitent dans le ciel coi. Terre le lui rend bien, miroir du miroir, reflets des dieux.

Et vous amante et amants réconciliés avec la vie, toute la vie aisée-malaisée, faites de votre existence cette fête des sens en tous sens, dans le calme, dans l'aisance, la chaleur et le froid mordant, le pays natal revenu d'exil, cœur à corps, corps à corps, ardeur des signes alors qui courent au-devant de vous dans la lande fleurie.

Dans Wardruna en fleurs, au sommet de son chant, le soir venu, calme retrouvé, étoiles scintillantes, apaise cette soif d'exister dans le chant qui vous unit à la vie, à la mort.

•

### **Entre mer et montagnes**

Tous deux, nous disions dans le même élan que ton clitoris est le graal de ton corps, ton sommet auquel tu parviens si facilement.

Fiché en toi, petite proéminence rose si discrète cachée entre les plis de ton sexe, gonflé, offert et luisant de cyprine, lorsque tu es excitée, il s'offre à mes caresses qui s'y frottent et à ma langue qui le titille, à mon sexe qui l'excite et ma jambe qui le compresse à loisir.

Instantanément à portée de toi, de tes mains, cette part de toi qui exalte ton corps entier, le fait basculer dans la jouissance, le fait désirer le sexe d'un homme en toi, voyage aussi plein de jeux et d'escalades câlines, fin en soi mais aussi porte ouverte sur l'océan de tes orgasmes.

Aucun portulan n'en livre la route, mais la navigation est aisée, car tu te laisses si bien guider par ton instinct que tu tournes et tournes en toi le plaisir insolite sept fois comme d'autres leur langue avant de prendre la parole. Tu prends, toi, le parti d'en jouir.

Navigation côtière d'abord, à vue de terre et de falaises, puis haute mer écumeuse, nos jeux, et escalade le long d'à pics vertigineux aussi bien, à la recherche de l'aiguille rocheuse la plus fine, la plus aiguë.

Mer et montagnes conjuguent leur paysage, aucune monotonie alors, mais richesse des embruns, effluves tendres ou âcres, plantes et bêtes des alpages, puis longues parois rocheuses et friables à gravir lentement jusqu'à te sentir envahie de toi, possédée de toi, fine fleur des Alpes, écume des nuits, long sillage blanc de ta jouissance incommensurable.

Compagnon de cordée, navigateur zélé sur l'océan de tes plaisirs, je te suis, te précède, je ne sais trop, c'est selon l'humeur du temps, enclume et lame blanche-rougeoyante, étincelles de plaisir, escarbilles divines qu'enflamme ton corps avant le grand brasier allumé au sommet de ton être.

•

## Vifs-argents

De fil rouge en fil blanc l'existence pour peu que d'énigme en énigme une lassitude gagne qui s'applique à les résoudre furieusement.

En fer blanc alors ton épée d'enfant, innocence perdue.

Mais c'est le fer rougeoyant que tu veux, et la forge et l'enclume et le marteau.

Dans ton atelier, tu t'affaires dans la joie retrouvée.

Gerbes d'étincelles jaillissent de l'enclume, ce dur berceau des formes pures, et tout près jase la fournaise.

Cliquetis doux à ton oreille. Travail d'orfèvre.

Dans la fièvre, l'or coule.

De sources en cascades, les eaux furieuses.

Et tourne la roue du moulin inlassablement. Un semblant de sable grippe les rouages parfois.

Minuscule grain de sable dans l'œil fait de ta vision un désert enflammé.

Tu reviens au fer, fidèle à l'amour ardent qui te tient.

Fusion sans confusion de tous tes sens aux aguets, or et argent, fer et fer s'unissent, dansent dans les flammes blanches.

La forge exulte, les outils dansent.

Orfèvre à tes heures, toi, le forgeron vif-argent.

Arrive ta compagne revenant de la ville. Au cou, un collier de coquillages nouveau, au poignet un bracelet d'or par toi ciselé.

Il te tarde, dans la fièvre de votre couche, de ranimer la flamme presque éteinte dans la ville lointaine. Longs baisers entre vous raniment la flamme. Les seins de neige de ta compagne rosissent.

Amour en sourdine n'est pas pour vous, les ardents.

Forge et musique chantent en vous de ces chants puissants qui renversent des montagnes. Au matin, le gazouillis des oiseaux, ivres de lumière.

Elle et toi empoignez votre journée dans la joie, tendez la main au jour qui s'en vient dans la figure toute neuve des outils nombreux qui vous réclament.

•

## A l'aimée

A la rondeur de ses angles adjoindre le vif du sujet

Ni obtuse ni aiguë, la vie en toi qui jaillit, à laquelle, allié, je m'adonne comme à une promenade dans les sous-bois.

Les fûts ne s'embarrassent pas d'ombre, montent au plus haut pour trouver la lumière, tandis que mousses et lichens, ronces et plantes forestières leur font un tapis vert irisé de lumière.

Femme, tu es ce chêne massif que je révère, ne manque pas de saluer à chaque promenade.

La grâce de tes branches-maîtresses rivalisent de force avec les vents, dès lors même que tes feuilles lobées innombrables murmurent à l'oreille discrète du vent.

Car, tu es de maintenant et d'aujourd'hui, lié au temps qui t'a faite femme.

Plus jeune, ton écorce a résisté aux dents des cervidés. Tu as grandi patiemment, gagné en force et en assise, et bien que statique dans les bois tu chemines vers le ciel, navigues du ciel à la terre de tes racines en un va et vient continu.

Montée de sève printanière, lente descente de ta sève à l'automne, rousses ou verdoyantes, tes feuilles, avant que l'hiver n'arrive, ce doux repos qui te fait patienter dans la terre nourricière.

**Jean-Michel Guyot**

**15 février 2018**

**[jean-michel-guyot.ral-m.com](http://jean-michel-guyot.ral-m.com)**